

ROBIN HOBB

LE FILS REJETÉ

ROMAN

LE SOLDAT
CHAMANE

Pygmalion

Extrait de la publication

ROBIN HOBB

LE FILS REJETÉ

Le Soldat chamane

Revenu dans sa famille pour assister au mariage de son frère aîné, Jamère se trouve en butte au mépris et à l'hostilité de tous à cause de son inexplicable embonpoint. Son père n'accepte pas que son fils soldat laisse libre cours à son appétit et l'accable de son profond mépris ; sa soeur Yaril ne lui cache pas la répugnance qu'il lui inspire et sa fiancée Carsina lui tourne le dos. Nul ne veut entendre son explication : il doit sa corpulence à la magie ocellionne, théorie dont sa part gernienne a du mal à se convaincre. Il a beau travailler comme un forcené aux champs, se priver de nourriture, rien n'y fait pour qu'il maigrisse. Jamère croit avoir touché le fond de l'humiliation le jour du mariage de son frère, où tous ses gestes, toutes ses paroles sont vus comme ceux d'un goinfre incapable de maîtriser sa glotonnerie. Mais la peste ocellionne n'a pas fini ses ravages...

Dans ce troisième volume du *Soldat chamane*, Robin Hobb nous ouvre, à travers une fantasy extrêmement maîtrisée, l'âme d'un personnage bouleversant d'humanité.

Dans la tradition des grands romanciers de l'aventure tel J.R.R. Tolkien, Robin Hobb est considérée comme l'un des maîtres du genre dans les pays anglo-saxons. Elle figure désormais régulièrement sur les listes des best-sellers en France, aux États-Unis, en Angleterre et en Allemagne. Elle a publié la série de La Citadelle des Ombres (L'Assassin royal) et celle des Aventuriers de la mer (9 volumes parus) chez Pygmalion.

Pygmalion

Extrait de la publication

LE FILS
REJETÉ

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

LE SOLDAT CHAMANE

La Déchirure (t. 1)

Le Cavalier rêveur (t. 2)

L'ASSASSIN ROYAL

L'apprenti assassin (t. 1)

L'assassin du roi (t. 2)

La nef du crépuscule (t. 3)

Le poison de la vengeance (t. 4)

La voie magique (t. 5)

La reine solitaire (t. 6)

Le prophète blanc (t. 7)

La secte maudite (t. 8)

Les secrets de Castelcerf (t. 9)

Serments et deuils (t. 10)

Le dragon des glaces (t. 11)

L'homme noir (t. 12)

Adieux et retrouvailles (t. 13)

Tous ces titres ont été regroupés en quatre volumes :

LA CITADELLE DES OMBRES *, **, *** et ****.

LES AVENTURIERS DE LA MER

Le vaisseau magique (t. 1)

Le navire aux esclaves (t. 2)

La conquête de la liberté (t. 3)

Brumes et tempêtes (t. 4)

Prisons d'eau et de bois (t. 5)

L'éveil des eaux dormantes (t. 6)

Les Seigneurs des trois règnes (t. 7)

Les six premiers tomes ont été regroupés en deux volumes :

L'ARCHE DES OMBRES * et **.

ROBIN HOBB

LE FILS
REJETÉ

Le Soldat chamane

roman

Traduit de l'anglais par A. Mousnier-Lompré



Pygmalion

Titre original :
FOREST MAGE
(The soldier son trilogy – Livre II)
(Première partie)

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor 75647 Paris Cedex 13
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

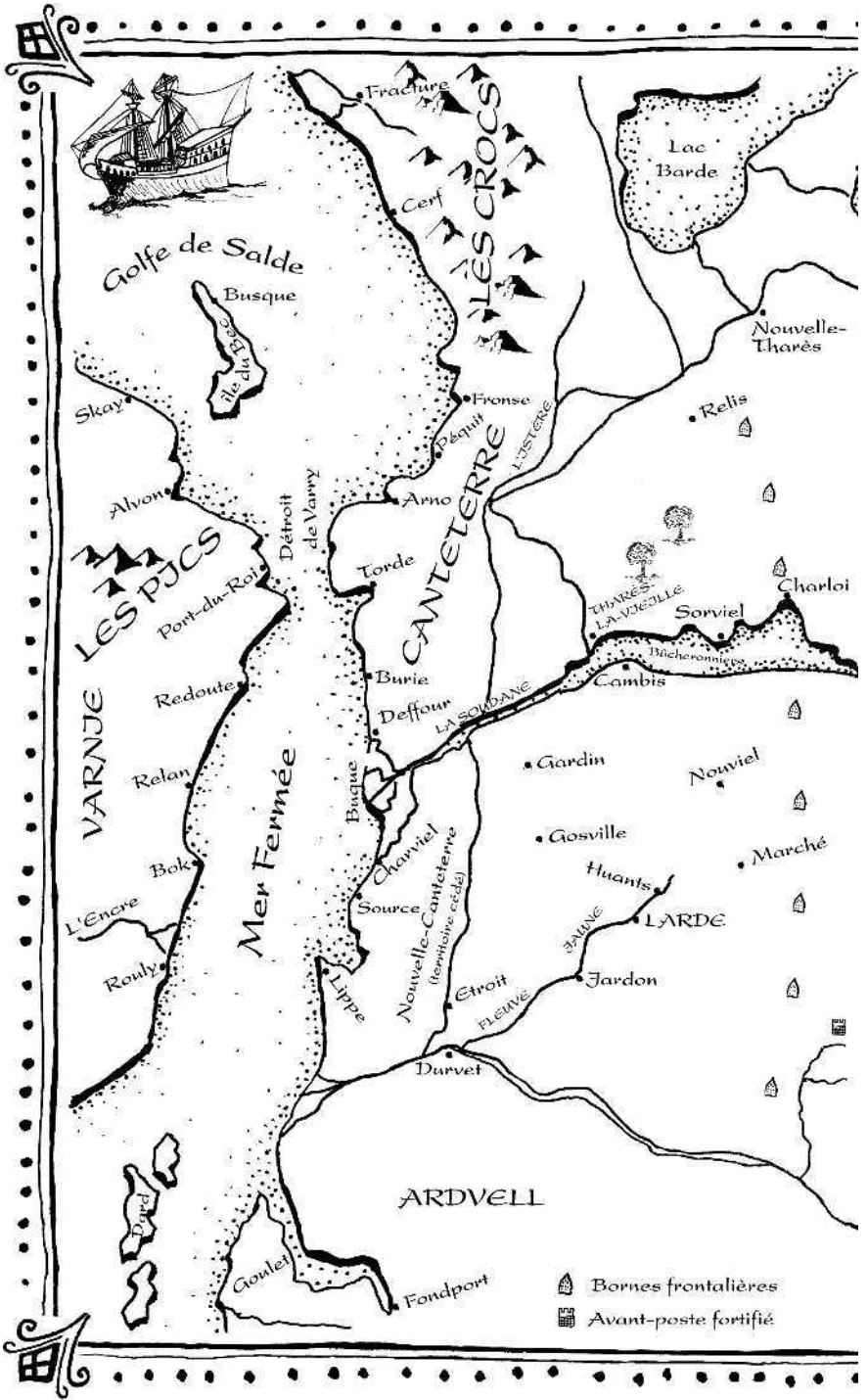
© 2006, Robin Hobb

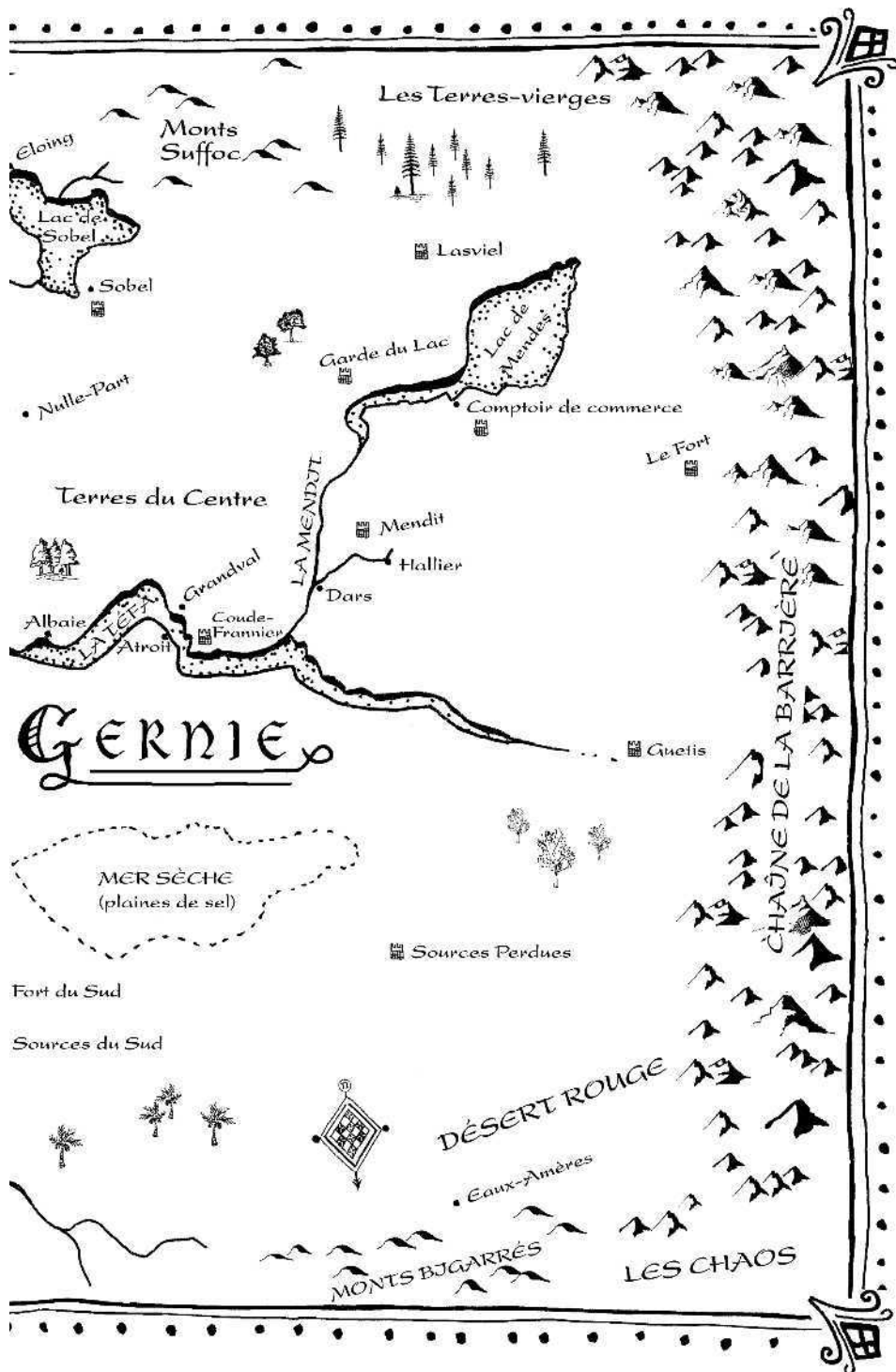
© 2007, Pygmalion, département de Flammarion, pour l'édition en langue française
ISBN : 978-2-7564-0598-8

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*A Aleksandrea et Jadyne qui m'ont accompagnée
tout au long d'une rude année.
Je promets de ne jamais prendre la fuite.*





Rêves d'arbres

UN PARFUM RÈGNE DANS LA FORÊT. Il ne provient pas d'une fleur ni d'une feuille particulière ; il ne s'agit pas de l'arôme riche du terreau noir et friable ni de l'odeur suave du fruit passé de la simple maturité au moelleux gorgé de suc. Celui que je me rappelais était un mélange de tout cela, avec une touche de soleil qui en éveillait les essences et une brise imperceptible qui les combinait parfaitement. Elle portait cette odeur sur elle.

Nous étions allongés dans un berceau de verdure. Les hautes frondaisons se balançaient doucement et les rayons du soleil nous effleuraient au gré de leur danse. Les lianes et les plantes grimpantes qui tombaient en festons des branches tendues au-dessus de nos têtes formaient les murs protecteurs de notre pavillon forestier. Un épais coussin de mousse épousait mon dos, et ma tête reposait sur l'oreiller de son bras moelleux. Des sarments volubiles cachaient le nid de nos amours derrière leur feuillage et leurs larges fleurs vert clair ; les pétales pointaient entre les lèvres charnues des calices, lourds de pollen jaune, que butinaient de grands papillons aux ailes d'un orange profond rayé de noir. L'un d'eux quitta une fleur penchée, se posa sur l'épaule de ma maîtresse et se mit à marcher sur sa douce chair tachetée. Il déroula une langue

noire pour goûter la transpiration qui pruinait la peau de la femme de la forêt, et je l'enviai.

J'éprouvais un bien-être indescriptible, rassasié par-delà la passion. Je levai une main nonchalante pour barrer la route au papillon ; intrépide, il monta sur mes doigts et je le portai sur la chevelure épaisse et rebelle de ma maîtresse pour l'en décorer. A mon contact, elle ouvrit ses yeux noisette où le brun clair se mêlait au vert et elle sourit. Accoudé sur la mousse, je l'embrassai ; ses seins amples se pressèrent contre ma poitrine, étonnamment moelleux.

« Je regrette, dis-je tout bas en me redressant. Si tu savais combien je regrette d'avoir dû te tuer ! »

Je lus de la tristesse mais aussi de l'affection dans son regard. « Je sais. » Il n'y avait nulle trace de rancœur dans sa voix. « N'aie pas de remords, fils de soldat. Tout s'accomplira comme l'a décidé le destin. Tu appartiens désormais à la magie et, quoi qu'elle exige de toi, tu dois obéir.

— Mais je t'ai tuée. Je t'aimais et je t'ai tuée. »

Elle eut un sourire empreint de douceur. « Ceux de notre espèce ne meurent pas comme les autres.

— Alors, tu es encore vivante ? » Je m'écartai d'elle pour mieux voir la masse de son ventre, et le spectacle contredit ses propos : mon sabre de cavalla y avait ouvert une entaille béante d'où ses viscères s'épanchaient sur la mousse, roses et grisâtres, amoncelés comme d'énormes vers gras. Ils s'étaient arrêtés contre mes jambes nues, chauds et visqueux, et du sang avait maculé mes parties génitales. Je voulus hurler mais ne le pus point ; je m'efforçai de la repousser mais nous étions fondus l'un dans l'autre.

« Jamère ! »

Je m'éveillai en sursaut et m'assis dans mon lit, tremblant, haletant, la bouche grande ouverte. Un spectre blême se tenait à côté de moi ; je lançai un glapissement de terreur, aussitôt réprimé, avant de reconnaître Trist. « Tu gémissais dans ton sommeil », me dit-il. D'un geste compulsif, je me frottai les

cuisse puis levai les mains devant mes yeux. Dans la faible clarté de la lune qui tombait de la fenêtre, je n'y vis pas trace de sang.

« Tu as eu un mauvais rêve, ne t'inquiète pas, reprit Trist.

— Pardon, marmonnai-je, honteux ; excuse-moi si j'ai fait du bruit.

— Tu n'es pas le seul à souffrir de cauchemars. » L'élève s'assit au pied de mon lit ; naguère mince et souple comme un fouet, il était aujourd'hui d'une maigreur squelettique et se déplaçait avec la raideur d'un vieillard. Une toux sèche le saisit puis il retrouva sa respiration. « Tu sais de quoi je rêve ? » Il poursuivit sans attendre ma réponse : « Je rêve que la peste ocellionne m'a tué – parce que c'est vrai ; je fais partie de ceux qui sont morts et ont ressuscité. Mais, dans mes songes, au lieu de conserver mon cadavre à l'infirmerie, le docteur Amicas autorise qu'on l'enlève ; on me jette dans la fosse commune puis on me recouvre de chaux vive, et je me réveille là, écrasé sous tous ces corps qui puent l'urine et le vomi, et je sens la chaux qui me ronge. Je tente de m'extraire, mais on continue à entasser de nouveaux cadavres sur moi ; je les écarte, je les repousse, je m'efforce de sortir de cette masse d'os et de chair putréfiée, et tout à coup je me rends compte que j'essaie d'escalader le cadavre de Nat. Il est mort, à moitié décomposé, mais il ouvre les yeux et il me demande : "Pourquoi moi, Trist ? Pourquoi moi et pas toi ?" » Un frisson d'horreur le parcourut et il voûta les épaules.

« Ce n'est qu'un rêve, Trist », fis-je à mi-voix. Autour de nous, les autres première année qui avaient survécu à l'épidémie dormaient. L'un d'eux toussa dans son sommeil ; un autre marmonna quelques mots inintelligibles, poussa un jappement aigu de chiot puis se tut. Trist avait raison : peu d'entre nous passaient des nuits paisibles. « Rien que des cauchemars. C'est fini ; la peste nous a épargnés, nous en avons réchappé.

— Facile à dire pour toi : tu as guéri, tu as retrouvé toute ta vigueur et ta santé. » Il se leva. Sa chemise de nuit pendait

sur sa carcasse décharnée ; dans la pénombre du dortoir, ses yeux semblaient deux trous d'obscurité. « J'ai peut-être survécu, mais la peste ne m'a pas épargné ; j'en garderai les stigmates jusqu'à la fin de mes jours. Tu crois que je pourrai un jour mener une charge, Jamère ? Je parviens à peine à tenir sur mes jambes pendant le rassemblement du matin. Ma carrière militaire est finie, finie avant même d'avoir commencé. Je n'aurai jamais l'existence que j'imaginais. »

D'un pas traînant, il s'éloigna. Il respirait bruyamment quand il s'assit sur son lit.

Je me rallongeai lentement. J'entendis Trist tousser, reprendre son souffle avec un sifflement puis se recoucher ; je n'éprouvais nulle consolation à le savoir lui aussi victime de cauchemars. L'image de la femme-arbre me revint à l'esprit et je frissonnai d'horreur. *Elle est morte*, me répétais-je. *Elle ne peut plus s'introduire dans ma vie. Je l'ai tuée ; je l'ai tuée et j'ai récupéré la part de mon esprit qu'elle m'avait volée par séduction. Elle n'a plus d'emprise sur moi ; j'ai seulement rêvé.* Je respirai profondément pour me calmer, retournai mon oreiller devenu trop chaud et y posai la tête ; n'osant pas fermer les yeux de peur de retomber dans mon rêve effrayant, je concentrai mes pensées vers le présent et repoussai ma terreur.

Autour de moi, dans l'obscurité, mes condisciples survivants dormaient. Le dortoir de Brigame était une vaste salle pourvue d'une fenêtre à chaque extrémité, avec une rangée de lits le long de chaque mur. Quarante élèves pouvaient y coucher, mais il n'en abritait que trente et un ; le colonel Rébine, commandant de l'Ecole royale de cavalerie, avait groupé les fils de l'ancienne noblesse avec ceux de la nouvelle et rappelé les élèves éliminés plus tôt dans l'année, mais il n'avait malgré tout pas réussi à regarnir complètement nos rangs. Il avait beau nous déclarer égaux, je restais persuadé que seuls le temps et la promiscuité parviendraient à combler le gouffre social qui séparait les fils de familles nobles de vieille souche

et ceux dont le père se prévalait d'un titre parce que le roi l'avait anobli en reconnaissance de services rendus en temps de guerre.

Rébine nous avait mélangés par nécessité, car la peste ocellionne qui s'était déchaînée dans l'Ecole nous avait emportés : elle avait réduit de moitié notre promotion de première année, et les deuxième et troisième années avaient subi des pertes quasiment aussi lourdes. La terrible attaque n'avait pas fait de distinction entre élèves et enseignants, et le colonel Rébine se démenait pour réorganiser l'institution afin qu'elle reprît son cours normal, mais nous léchions encore nos blessures. La peste ocellionne avait éliminé une génération entière de futurs officiers, et l'armée gernienne se ressentirait de cette perte au cours des prochaines années – ainsi que l'avaient prévu les Ocellions en employant leur magie pour nous envoyer leur mal.

L'Ecole entrait dans la nouvelle année d'un pas chancelant, le moral au plus bas, non seulement à cause du nombre de victimes, bien que cela nous affectât durement, mais surtout parce que le fléau s'était infiltré parmi nous et nous avait massacrés à loisir, ennemi impossible à défaire malgré tout notre entraînement. Au lieu de se distinguer sur le champ de bataille comme ils l'espéraient, des jeunes hommes solides et courageux avaient péri dans leur lit, souillés de vomi et d'urine, en appelant leur mère d'une voix faible et plaintive. Il n'est jamais bon de rappeler leur mortalité à des soldats. Nous nous voyions comme des héros en herbe, pleins d'énergie, de bravoure et d'amour de la vie ; l'épidémie nous avait révélés mortels, aussi vulnérables que des nourrissons.

La première fois que le colonel Rébine nous avait réunis sur le terrain d'exercice, il nous avait ordonné de nous tenir au repos puis demandé de regarder autour de nous combien de nos camarades avaient disparu. Ensuite, il nous avait expliqué que nous avions subi l'épreuve du feu sous la forme de la maladie et que, pas plus que le fléau, l'épée ou la balle

de fusil ne ferait de différence entre fils de l'ancienne et de la nouvelle noblesse. Tandis qu'il nous rassemblait en compagnies condensées, j'avais réfléchi à son discours ; il ne se rendait sans doute pas compte que l'épidémie ne devait rien au hasard mais qu'il s'agissait d'une véritable attaque, aussi efficace qu'une opération militaire. Les Ocellions avaient envoyé quelques-uns d'entre eux depuis la frontière extrême-orientale de la Gernie jusqu'à la capitale, où ils avaient exécuté la « Danse de la Poussière » dans l'unique but de répandre leur mal parmi notre aristocratie et nos futurs chefs militaires. Sans moi, leur réussite eût été complète, et j'en tirais parfois fierté.

A d'autres moments, je songeais que, sans moi, ils n'eussent jamais pu nous attaquer ainsi.

Sans succès, j'avais tenté de me défaire de mon sentiment de culpabilité ; j'avais collaboré sans le vouloir et sans le savoir avec les Ocellions et la femme-arbre ; je me répétais que, si j'étais tombé en son pouvoir, je n'y pouvais rien. Des années plus tôt, mon père m'avait confié à un guerrier nomade pour qu'il m'enseigne ses techniques ; la « formation » de Dewara avait bien failli me coûter la vie et, vers la fin de mon stage à ses côtés, il avait décidé de faire de moi un Kidona en m'initiant à la magie de son peuple.

Stupidement, je l'avais laissé me droguer puis me conduire dans le monde surnaturel des siens ; là, il m'avait dit que je pouvais gagner honneur et gloire en combattant l'ennemi de toujours de ses frères. Mais, au bout d'une série d'épreuves, je n'avais trouvé qu'une grand-mère obèse, assise à l'ombre d'un arbre immense ; fils militaire de mon père, pétri de l'esprit chevaleresque de la cavalla, je ne pouvais tirer l'épée contre une vieille femme, et, à cause de cette galanterie mal placée, elle m'avait pris dans ses rets ; elle m'avait « volé » à Dewara, transformé en son pion, et une part de moi-même était restée auprès d'elle dans ce monde spirituel. Tandis que je grandissais, partais pour l'Ecole et entamais ma formation

d'officier de la cavalla royale, mon double devenait son disciple. La femme-arbre en avait fait un véritable Ocellion, hormis la peau tachetée ; par son biais, elle espionnait mon peuple tout en ourdissant son terrible plan destiné à nous anéantir grâce à la peste ocellionne. Prisonniers volontaires, ses émissaires avaient atteint Tharès-la-Vieille à l'époque du carnaval de la Nuit noire et, lors de leur spectacle de danse, ils avaient lâché leur fléau sur nous.

Mon moi ocellion avait pris le dessus et j'avais indiqué aux danseurs qu'ils étaient à destination. Les badauds qui m'entouraient croyaient assister à une représentation de danse primitive, dite « de la poussière », mais ils avaient inhalé le mal contenu dans la poudre que les ocellions avaient jetée sur le public, et, quand les autres élèves et moi-même avions quitté la fête, nous portions l'infection. Elle avait rapidement gagné toute la ville.

Dans le dortoir obscur, je m'agitai sur mon lit et creusai mon oreiller de la tête. *Cesse de te répéter que tu as trahi les tiens*, me dis-je, comme une manière de supplique. *Songe plutôt que tu les as sauvés.*

En effet, durant un affrontement terrible né de ma fièvre, j'avais réussi à retourner dans le monde de la femme-arbre et à la défier. Non seulement j'avais récupéré la partie de mon âme dont elle m'avait dépouillé mais j'avais tué la sorcière en l'éventrant d'un coup de mon sabre de cavalla ; j'avais ainsi tranché le lien qu'elle avait établi avec notre univers et mis un terme à son emprise sur moi. J'attribuais ma complète guérison de la peste ocellionne à cette réappropriation de mon esprit ; j'avais recouvré santé et vitalité, et j'avais même gagné du poids ; bref, je me retrouvais bien portant et complet à nouveau.

Au cours des jours et des nuits qui avaient suivi mon retour à l'Ecole et la reprise de sa routine militaire, j'avais pris conscience qu'en réintégrant cet autre moi-même j'avais aussi absorbé ses souvenirs ; ceux de la femme-arbre et de son

monde donnaient naissance à des rêves merveilleux où je marchais dans une forêt vierge en compagnie d'une femme stupéfiante. J'avais l'impression que les deux moitiés de mon être s'étaient séparées, engagées sur des routes différentes puis réunies à nouveau. Mon acceptation de cet état de faits et mes efforts pour assimiler ces émotions, ces opinions étrangères, indiquaient clairement l'impact de cet autre moi-même sur l'homme que je devenais. L'ancien Jamère, celui que je connaissais si bien, aurait rejeté ce métissage sacrilège et impossible.

J'avais tué la femme-arbre et je n'en éprouvais nul regret. Elle avait soufflé d'innombrables vies pour la « magie » qu'elle pouvait aspirer de leurs âmes effondrées. Mon meilleur ami, Spic, et ma cousine Epinie faisaient partie de ses victimes désignées ; j'avais tué la femme-arbre pour les sauver. Ce faisant, je m'étais sauvé aussi et j'avais rendu à l'existence des dizaines d'autres personnes. Durant le jour, je ne songeais pas à mon exploit, ou, quand j'y pensais, je me réjouissais d'avoir remporté la victoire et aidé mes amis ; mais la nuit mes cogitations prenaient une tout autre tournure. A la frontière entre veille et sommeil, une peine et des remords intenses s'emparaient de moi ; je pleurais la créature que j'avais assassinée, et la douleur de sa disparition m'emplissait d'un vide terrible. Mon moi ocellion l'avait aimée et regrettait sa mort. Toutefois, cela le regardait, lui, et non moi. Dans mes rêves, il lui arrivait parfois de dominer brièvement mon esprit, mais, le jour, je restais Jamère Burvelle, fils de mon père et futur officier de la cavalla. J'avais eu le dessus, je continuerais de l'avoir, et je m'efforcerais pendant le restant de mon existence de réparer les crimes de mon autre moi.

Je soupirai : je ne dormirais pas davantage cette nuit. Je tâchai d'apaiser ma conscience ; le fléau que nous avons supporté ensemble nous avait endurcis par certains aspects. Il avait unifié les élèves, et la volonté du colonel Rébine de mettre fin à la ségrégation entre fils d'anciens et de nouveaux

nobles n'avait guère rencontré d'opposition. Au cours des dernières semaines, j'avais appris à mieux connaître les première année de l'aristocratie de souche et découvert que, dans l'ensemble, ils ne différaient guère des membres de mon ancienne patrouille ; la rivalité féroce qui nous dressait les uns contre les autres au début de l'année avait vécu. A présent que nous ne formions plus qu'un seul corps et pouvions nous fréquenter sans contrainte, je me demandais ce qui me poussait naguère à tant les mépriser. Peut-être plus raffinés, plus policés que leurs frères de la frontière, ils n'en restaient pas moins des première année comme nous qui courbaient l'échine sous les mêmes punitions et les mêmes devoirs. Le colonel avait pris grand soin de bien nous mélanger dans nos nouvelles patrouilles ; toutefois, mes amis les plus proches demeuraient les quatre survivants de mon groupe d'origine.

Rory avait acquis le statut de meilleur ami en remplacement de Spic, que sa santé défaillante avait forcé à se retirer de l'Ecole ; son insouciance et ses manières un peu brutes, acquises sur la frontière, me paraissaient un bon contrepoint aux règles strictes et à la raideur de l'Ecole. Quand je me laissais aller à broyer du noir ou que je me montrais seulement trop pensif, Rory me tirait sans ménagement de mon humeur. De tous mes anciens camarades, c'était lui qui avait le moins changé. Trist, lui, n'avait plus rien du bel élève élancé de naguère ; effleuré par la mort, il n'avait plus aucune confiance dans ses capacités physiques, et il perçait toujours une note amère dans son rire. Kort ne se remettait pas de la mort de Nat ; il ployait sous le poids du chagrin et, bien que guéri, il restait si sombre, si éteint sans son ami qu'il donnait l'impression de ne vivre qu'à moitié. Gord n'avait rien perdu de sa corpulence mais il paraissait plus satisfait de son sort et il arborait aussi un air plus digne ; au moment où l'on croyait que le fléau n'épargnerait personne, ses parents et ceux de sa fiancée avaient autorisé leurs enfants à se marier afin qu'ils goûtent le peu de vie commune que le destin voudrait bien

leur accorder ; or la chance leur avait souri et ils étaient sortis indemnes de l'épidémie. Bien que Gord subît encore les moqueries de tous et le mépris de certains à cause de son embonpoint, son nouvel état d'homme marié lui réussissait : il irradiait de lui un contentement et une certitude de sa propre valeur que ces railleries infantiles ne pouvaient entamer. Il passait toutes ses journées de liberté avec son épouse, et elle venait parfois lui rendre visite pendant la semaine. Petite jeune femme réservée aux grands yeux sombres et aux épaisses boucles noires, Cilima se montrait éperdument amoureuse de son « cher Gordillou », comme elle l'appelait toujours, et il se pliait à toutes ses volontés. Son mariage l'avait séparé de nous ; on l'eût dit beaucoup plus âgé que ses condisciples de première année. Il avait repris ses études avec une détermination farouche. Je l'avais toujours su doué en mathématiques et en sciences de l'ingénierie, je le découvrais à présent brillant et je comprenais qu'il avait seulement marqué le pas jusque-là ; aujourd'hui, il ne dissimulait plus son esprit pénétrant, et je savais que le colonel Rébine l'avait convoqué un jour pour parler de son avenir. Il l'avait dispensé des cours de mathématiques de première année pour lui donner à la place des textes à étudier seul. Nous étions toujours amis mais, sans Spic et son besoin de soutien scolaire pour nous rapprocher, nous ne passions guère de temps ensemble ; nous n'avions de longues conversations qu'à l'occasion des lettres que Spic nous envoyait à l'un ou à l'autre.

Notre camarade nous écrivait de façon plus ou moins régulière. Lui-même avait survécu à l'épidémie, mais non sa carrière militaire ; il avait une écriture plus tremblée qu'avant la maladie et ses missives restaient brèves. Il ne se plaignait pas de son sort, il n'avait pas un mot de rancœur, mais son lachisme même exprimait ses espoirs déçus. Il souffrait de douleurs chroniques dans les articulations, et de migraines s'il lisait ou écrivait trop longtemps. Le docteur Amicas lui avait fourni un certificat spécial de démobilisation de l'Ecole, et

Table

1. Rêves d'arbres.....	11
2. Trajet de retour.....	43
3. Le Fuseau-qui-danse	61
4. Le jeûne.....	91
5. Le mariage de Posse	111
6. Correspondances	147
7. Dewara.....	181
8. Jugement.....	211
9. Peste.....	237
10. Fuite.....	261

Composition et mise en page



NORD COMPO
m u l t i m é d i a

N° d'édition : L.01EUCNFD0841.N001
Dépôt légal : novembre 2007